

Mussolini a avoué ouvertement sa mission : « l'économie corporative reflète les principes de la propriété privée et cette loi n'est nullement une menace mais une garantie, non un danger mais le suprême salut ». Ainsi s'exprimait-il devant le Sénat en janvier 1934 au cours de la discussion de la loi sur les corporations.

Comme il est loin ce temps où le fascisme devant la poussée révolutionnaire de 1919-20 se proclamait révolutionnaire et anticapitaliste, où il passait en mars 1919 à l'occupation des usines de Darminé, où il affirmait ses tendances républicaines, réclamait le suffrage universel, l'abolition du Sénat, l'éligibilité des juges, la suppression de la police politique et, dans le domaine économique, un impôt très lourd, presque d'expropriation, sur le capital, la confiscation de plusieurs biens du clergé, une large taxe sur les successions, la confiscation de

85 p. c. des profits de guerre, etc., etc...

Mais il y eut depuis lors la cassure produite par la défaite du prolétariat italien de 1921 et l'impuissance actuelle de la part des travailleurs de donner leur réponse de classe au fascisme. Et c'est tout dire.

Gatto MAMMONE.

N. B. — Des revues « bolcheviks-léninistes », nous voulons dire « The New-Internationale » et « Communismo » ont publié dernièrement une de nos études consacrée à la Mongolie et à la Chine. Nous ni verrions aucun mal si celles-ci avaient eu l'élémentaire correction d'indiquer qu'elles avaient fait un emprunt à « Bilan », d'autant plus que l'on sait comment les léninistes combattent notre fraction et que l'on connaît les divergences qui nous séparent. Ceci n'ayant pas été fait, pour éviter toute confusion, nous avons tenu à le signaler à nos lecteurs.

G. M.

Le Centrisme, pilier de la démocratie bourgeoise !

Nous, communistes, n'avons aucune prédilection pour le système parlementaire qui n'assure pas, et ne peut pas assurer, à notre avis, la libre expression de la volonté populaire. Mais nous sommes décidés, dans l'intérêt de la lutte de la classe ouvrière, à ne pas faciliter et, au contraire, à combattre les tentatives du capital qui veut anéantir les derniers vestiges du parlementarisme et, en général, de la démocratie bourgeoise.

M. THOREZ.

(Discours prononcé par le secrétaire national du P. C. F. le 13 novembre 1934 à la Chambre. — Voir « Humanité » du 14 novembre 1934).

LE PROBLÈME DE LA JEUNESSE

Nous avons observé, dans la première partie de cette étude, que c'était une chose particulièrement difficile pour la jeunesse de parvenir à s'incorporer dans un mouvement social, après en avoir extrait et saisi la signification réelle. Ces difficultés résultent, d'une part, de la période d'apprentissage ou, si l'on veut, de formation de la pensée qu'elle traverse, et, d'autre part, de son extrême sensibilité, qu'on a toujours considéré comme étant de la conscience révolutionnaire, alors que la jeunesse est toujours dominée par la conscience et la position des classes qui s'affrontent dans les situations historiques. A défaut de pouvoir déverser son énergie nerveuse et musculaire dans l'étude des problèmes sociaux, dont les exigences l'exaspèrent et la rebutent, elle s'oriente généralement vers des foyers où règne la fièvre de l'action, réclamant peu d'effort intellectuel de sa part. De là son admiration et son enthousiasme tapageur à l'égard des tribuns au verbe violent et audacieux et l'attraction irrésistible qu'elle éprouve pour les parades et le nombre.

Nous avons également souligné que si l'existence d'une société créait une espèce de cercle matériel et idéologique au milieu duquel se façonne et se modèle l'esprit de la jeunesse ; il était cependant possible à cette dernière d'en sortir grâce au concours d'un mouvement révolutionnaire capable de renverser les obstacles créés par les classes dominantes et que la jeunesse ne sait surmonter par ses propres forces. Toutefois, quel que soit le contenu social d'un mouvement, il ne parviendra à absorber la jeunesse qu'à la condition d'être favorisé par la contingence historique en fonction de laquelle il peut affirmer un plan d'action, dont la mise en pratique est possible immédiatement ; par contre, s'il est obligé de se limiter, en raison d'une contingence défavorable à la classe qui inspire son action révolutionnaire, à un travail d'analyse théorique et d'étude, la jeunesse s'en écartera pour rejoindre les mouvements qui peuvent, dans cette situation, agir avec succès. Et, si l'on essaye de lui imposer sa collaboration à cette besogne,

dont le caractère abstrait est contraire à sa nature, elle réagira dans le sens opposé.

Ce n'est donc pas tant la position qu'elle occupe dans la production qui détermine l'activité de la jeunesse ouvrière, que sa disposition à se jeter éperdument dans n'importe quelle entreprise sociale, pourvu que celle-ci ait la possibilité de s'affirmer par des actes effectifs. Même pour ce qui concerne la jeunesse dite intellectuelle, dont la pensée est disciplinée par l'étude méthodique des matières scientifiques, elle aussi juge les événements d'après son degré d'impulsivité personnelle et imaginative. Elle se tourne d'ordinaire vers les systèmes tout faits et adopte de préférence les opinions aux conclusions faciles. Dans le cas où elle s'oriente vers le parti, la méthode de pensée et d'analyse marxiste devient vite, entre ses mains, une doctrine à bon marché. Car pour accomplir le rôle que l'histoire lui assigne le prolétariat doit avoir à sa disposition des éléments capables d'acquiescer l'intelligence des événements, éléments devant posséder et actionner, par un long usage, la méthode d'investigation marxiste, sans laquelle le prolétariat ne sait parvenir à la compréhension de ses tâches. Or, la jeunesse intellectuelle, dépourvue de matériaux issus de l'expérience mûrie de la lutte prolétarienne, n'ayant pu se familiariser, au sein des institutions bourgeoises, à l'usage de l'instrument méthodique du parti pour l'analyse des situations et leur esprit n'étant pas suffisamment porté à la critique, elle viendra au parti incertaine d'elle-même et avec des critères assez vagues.

Par conséquent, s'il est vrai que c'est au prix de tels errements, tamisés au travers des situations, que les jeunes en général réussissent finalement à adopter une conception sociale déterminée et à lutter pour sa réalisation pratique, il est incontestable que cette période de leur vie, faite de fermentation et d'incubation des idées de l'époque, provoque dans leur cerveau un chaos permanent d'où ne peut jaillir une cohésion intellectuelle qu'un peu plus tard, laissant, en atten-